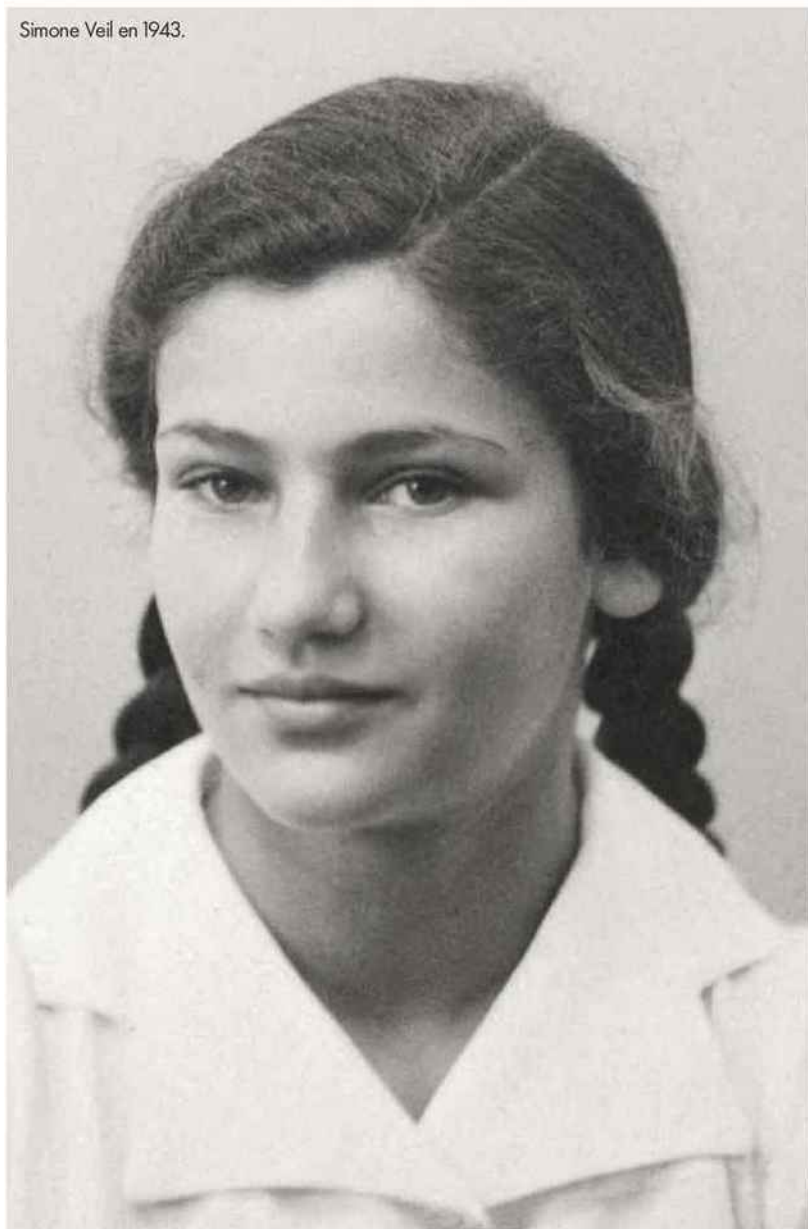


ELLE LIVRES

Simone Veil en 1943.



LIRE CES BOULEVERSANTS ENTRETIENS RÉALISÉS PAR DAVID TBOUL, C'EST ENTENDRE LA VOIX DE SIMONE VEIL, BELLE ET GRAVE, L'ÉCOUTER PARLER DE SON ENFANCE, DE LA DÉPORTATION, DE LA DIGNITÉ DE L'EXISTENCE.

PAR **OLIVIA DE LAMBERTERIE**

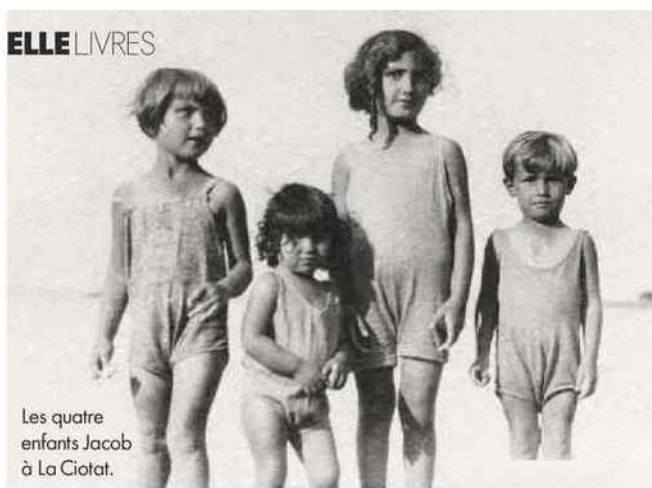
Il était une fois un petit garçon amoureux d'un chignon... Un mardi de 1979, David, 12 ans, regarde à la télévision « Les Dossiers de l'écran » dont le thème est ce soir-là « Vie et Mort dans les camps nazis ». Après la diffusion du feuilleton américain « Holocauste », un débat réunit des survivants anonymes, Marie-Claude Vaillant-Couturier et Simone Veil. L'enfant est subjugué et transformé. La Shoah ne le quittera plus, ainsi que le désir de rencontrer cette femme « pour de vrai ».

À 30 ans, David Teboul décide de réaliser un film sur son héroïne. Comme elle l'a souvent reconnu, Simone Veil est une femme qui dit toujours non, d'abord. Devant l'insistance du photographe et cinéaste, elle finit par accepter un rendez-vous... pour lui dire non ! « Qu'est-ce qui vous intéresse chez moi ? » lui demande-t-elle. « Votre chignon, madame. » Elle lui confie alors qu'aucune femme dans son convoi n'a été rasée complètement, et que cela lui a sauvé la vie. Et on verra pourquoi plus tard. Ainsi naquit une intimité, une amitié nourrie par de longues conversations sur la déportation. Suivirent un voyage à Auschwitz, des rencontres avec la sœur de Simone, Denise, déportée pour faits de résistance, avec son amie de Birkenau, Marceline Lordanlvens, et un autre ami du camp de Bobrek, Paul Schaffer, qui lui avait donné l'espoir d'aimer si elle sortait vivante de cet enfer.

« L'Aube à Birkenau » est la restitution de ces entretiens dans lesquels Simone Veil livre son existence à jamais marquée par la déportation. Il n'y a pas d'après, il y a un toujours, comme si cette « parenthèse absolue » avait déterminé sans retour son caractère, ses actes, son existence. Ce qui colore

ÉTERNELLE

SIMONE VEIL



Les quatre enfants Jacob à La Ciotat.

○ ○ ○ ces pages, c'est la dignité ; ce mot, si souvent vidé de son sens, règne ici dans toute sa noblesse. Simone Veil était une noble femme, un exemple. Des décennies plus tard, Paul, vieux monsieur au regard si fort, raconte : « Mon principal souvenir de Bobrek, je l'avoue, c'est l'attrait qu'exerçait Simone. Elle était d'une beauté tout à fait remarquable et elle savait se tenir. Cela nous remontait le moral. Sa mère inspirait aussi beaucoup de respect. » La beauté grave de Simone Jacob impressionne les photos de famille ouvrant l'ouvrage. Sa mère ne cessa jamais de penser aux autres, se souvient Simone, qui dit n'avoir jamais accepté sa mort. Son père a « un physique si moderne », dit-elle aussi. On est ébloui par la splendeur de leurs quatre enfants, en maillot de bain en tricot « qui gratte », beaux comme de petits astres sur la promenade des Anglais, à Nice. L'affection qui les relie est palpable, on pourrait presque le toucher cet amour-là, soleil dans l'eau froide des années d'avant-guerre où la famille se rassure comme elle peut. Il y a Denise, la grande sœur résistante, Milou, l'adorée qui mourra en 1952 dans un accident de voiture avec son bébé : « Je ne peux pas en parler », et Jean, jamais revenu de déportation avec leur père. Dans la cour du camp de Drancy, les hommes sont séparés des femmes. « Avons-nous eu le temps de nous dire au revoir ? Je ne suis pas sûre. » Et puis, il y a l'exquise Simone avec ses nattes, à peine sortie de l'enfance.

Le 13 avril 1944, Simone Veil est déportée avec sa mère et sa sœur Milou dans le convoi n° 71, vers le camp d'Auschwitz-Birkenau. « On se contente de vivre chaque instant, sans savoir que l'instant suivant réserve quelque chose d'encore pire. » Certaines précisions déchirent le cœur. À leur arrivée, les déportées sont dépouillées des pauvres biens qu'elles possèdent encore. Une des camarades de Nice de Simone porte sur elle un flacon de parfum Lanvin : « Plutôt que d'accepter de le donner, elle a vidé ce flacon sur nous et sur elle. J'ai le même parfum aujourd'hui dans ma salle de bains. Il me fait penser à elle. »

À David Teboul, Simone Veil confie, avec le souci de la plus grande justesse, la vie au camp, l'horreur absolue qui ne peut se comparer à aucune autre : la faim, la violence, la terreur, la promiscuité, qui fait que des années plus tard, elle ne supportera pas d'être frôlée dans la file d'attente d'un cinéma. Plutôt que de souvenirs, elle parle d'un sentiment : « celui d'être passée de l'autre côté de l'être humain. » Il faut lire, et relire ce témoignage, le faire lire à nos enfants, pour que



Sur la promenade des Anglais, Simone entourée par sa mère, Yvonne, et sa sœur Milou.

Simone Veil en 1942.



jamais il ne disparaisse de nos mémoires. Dans cette inhumanité, la solidarité avec sa famille, l'amitié avec Ginette Kolinka, notamment, sont les seuls recours. Et puis, il y a cet événement devenu historique lorsque l'une des chefs polonaises du camp des femmes, Stenia, déclare à Simone : « Tu es trop jolie pour mourir ici. Tu es trop jeune. Je veux vraiment faire quelque chose pour toi. Je vais te trouver un endroit où tu puisses survivre. » Pourquoi Stenia l'a-t-elle sauvée en l'envoyant avec sa mère et sa sœur à Bobrek, cela reste une énigme pour Simone Veil. Stenia sera pendue à la libération d'Auschwitz.

Les pages sur le retour de déportation sont les plus saisissantes.

Simone Veil a déjà dit l'impossibilité de raconter son expérience. Ce qu'elle confie là est plus bien plus profond. Même si elle confesse s'être placée du côté du « désir de vivre », elle dit aussi en parlant de sa sœur et d'elle-même : « Je crois que nous ne sommes jamais redevenues normales. » Dorénavant, Simone Veil vivait sur cette ligne de crête vertigineuse, dire et ne pas dire, essayer de transmettre avec de pauvres mots « l'humiliation totale, l'incohérence absolue ». Se taire et se révolter, survivre avec la souffrance et une « certaine violence », dans la nécessité de séparer l'anodin de l'essentiel. Et toujours la même question : comment raconter ?

C'est leur mère qui leur lavait les cheveux avant la guerre. La première fois que Simone ira chez le coiffeur à son retour de déportation, on la mettra sous un casque mal réglé, elle aura les oreilles brûlées. « Je pensais que c'était normal que la température sous le casque soit beaucoup trop chaude, confie-t-elle dans une conversation avec sa sœur Denise. Je n'ai rien osé dire. Lorsque la coiffeuse m'a enlevé le casque, elle m'a dit : "Pourquoi ne vous êtes-vous pas plainte ?" Je n'ai pas voulu lui raconter mon histoire. »

Cette vie qu'on connaît, on la redécouvre dans ce livre magnifique et nécessaire. Il faut avoir pleinement confiance en un être pour se confier à lui. David Teboul avait promis à Simone Veil qu'il ferait quelque chose de leurs entretiens. Pour l'entrée de cette femme si grande au Panthéon, il était parti à Auschwitz enregistrer toute une nuit le son du camp, l'aube à Birkenau. Ce silence fut diffusé lors de la cérémonie du 1^{er} juillet 2018. Les mots de cet ouvrage viennent percer le silence. Ils sont forts, ils sont dignes, ils sont précieux. Écoutons Simone Veil. ■

« SIMONE VEIL, L'AUBE À BIRKENAU », de Simone Veil, récit recueilli par David Teboul (Les Arènes, 282 p.).

Simone Veil
L'Aube à Birkenau

